

MAGALI FONTARGENTE

Eva Forever



roman — extrait gratuit

Chapitre 6

« *Claude Gabion* »



Extrait du roman Eva Forever, 2026.

© Magali Fontargente. Tous droits réservés.

*Toute reproduction ou diffusion, même partielle, sans autorisation de
l'autrice, est interdite.*

*Retrouvez l'ensemble de son univers sur
fontargente.netlify.app*



CHAPITRE VI

Claude Gabion



Je n'étais pas là ! Moi qui vous ai accompagnée partout dans le monde pendant près d'un demi-siècle, je n'étais pas là pour éviter ça... Votre fils aura beau me répéter que personne n'y pouvait rien, n'aurait pu prévoir ou empêcher... Je n'étais pas là, Eva, je n'étais pas là ! Cette Saxo, je l'ai conduite d'un bout à l'autre de la ville et j'en ai semé, des journalistes ! Vous aviez renoncé aux voitures de luxe précisément pour rendre moins visibles vos déplacements. Et ça marchait plutôt bien. Un peu grimée, vous preniez place côté passager et moi, au volant. Dans le flot de la circulation, nous devions passer pour un vieux couple à bord d'une citadine ordinaire. Personne ne semblait soupçonner votre présence, pas même la bande à Coupechoux. Ah ! Il ne pouvait rien vous arriver, il ne devait rien vous arriver ! Cette Saxo, c'était votre forteresse et moi, j'en étais le gardien. Et c'est devenu votre tombeau !

Comment une chose pareille a-t-elle pu nous arriver ? Pourquoi, mais pourquoi avoir accepté votre proposition de prendre ma soirée et d'aller "me distraire un peu" ? Nom d'un chien ! Pourquoi ? Pour aller voir ce stupide blockbuster de Tim Burton sorti la veille ? Pour aller bouffer des pop-corns en regardant des gamins patauger dans le chocolat ? Qu'est-ce que j'avais de mieux à faire que de

rester près de vous ? C'est bien pourtant ce que j'ai fait toute ma vie... Je n'avais qu'une seule mission, mais une mission extraordinaire : être l'ange-gardien de vos déplacements. Et c'est sur la route que vous mourez !

Vous m'avez offert une vie ébouriffante, oui, totalement exceptionnelle, inattendue, et je vis en plein cauchemar depuis ce quatorze juillet, depuis ce jour où nos chemins se sont séparés comme ils s'étaient croisés, autour d'une Citroën. La mécanique, vous le savez, c'était ma passion de gamin. Moi, je suis de cette génération qui s'extasiait encore devant les De Dion-Bouton et qui regardait comme de fabuleux engins les tacots poussifs du début du siècle dernier. Les premières caravelles, les locomotives à vapeur, du petit moteur au réacteur, tout ce qui nous propulse dans l'espace, c'était ma came. J'économisais tout ce que je pouvais depuis mon premier salaire pour pouvoir m'acheter une belle auto. A vingt ans, dans une minuscule piaule toulousaine encombrée de ma collection de Kit Carson, je me voyais Pionnier moderne de l'Ouest américain, parcourant le désert de Sonora au volant de l'une de ces extravagantes Californiennes et, en attendant la Californie... eh bien, j'étais serveur au Florida, sur la place du Capitole.

Je me souviens parfaitement de cette soirée d'hiver cinquante-huit, j'avais vingt-trois ans et les yeux rivés sur l'élégante Citroën noire qui stationnait depuis quelques minutes en face de la brasserie. Noël approchait et le service s'annonçait plutôt calme. Les Toulousains sortaient peu. L'automne avait été humide et le froid glacial de début décembre semblait nous annoncer un hiver précoce. Deux buveuses de thé jaspinaient en ricanant. A la 15, on faisait dans le commentaire catastrophé en énumérant les caprices météo de l'année, de la tempête de Paris, à la neige au printemps en passant par les inondations du Gard. Je venais de servir

du Champagne à des fumeurs de cigare, qui trinquaient à la santé du Général en se réjouissant d'avance de son élection quand mon collègue Paul m'a donné un coup de coude dans les côtes. D'un signe de tête, il m'a désigné deux clients qui venaient d'entrer et s'installaient un peu à l'écart. Rien d'extraordinaire a priori – juste un couple venu prendre un verre dans l'ambiance Belle-Époque de l'établissement – si ce n'est cet effort intense de discrétion, qui finissait par attirer tous les regards. Il faut dire que c'était plutôt des clients stylés : lui, fine moustache à la Clark Gable, des petits yeux inquisiteurs, la mèche travaillée sur un front prétentieux ; elle, un mètre soixante réhaussé de talons, menue, une chevelure rebondie couleur miel ambré, un regard rieur. Et c'est Paul qui a murmuré votre nom : Eva Horus ! C'est Eva Horus et son mari !

Aussitôt, on a vu Gaspard rappliquer, alléché par la perspective d'un pourboire mirobolant. Toujours à l'affût, Gaspard ! L'apparition avait rapidement éclipsé la surenchère météo ; les deux pipelettes s'exclamaient maintenant à mi-voix et les hommes, eux, s'en tenaient à leur conversation politique enfumée, tout en louchant du côté de la table-vedette.

Finalement, moi, je ne demandais rien de mieux que de garder mon poste derrière le bar, ce qui me permettait de continuer à admirer la DS – celle du couple star, en réalité – devant laquelle tous les passants s'arrêtaient ou se tordaient le cou. A force, ça finissait par créer un ralentissement, et même un attroupement sur la chaussée, et c'est là que le patron a proposé de la déplacer. Et à qui a-t-on confié les clefs de la DS et le soin de la garer, selon les consignes du patron, dans la cour intérieure de son propre domicile ? Au seul serveur titulaire du permis de conduire. A moi, Claude Gabion, petit garçon de café qui se rêvait mécanicien !

Je n'oublierai jamais ce moment où je me suis glissé au volant de la berline, sous les yeux écarquillés de la foule qui s'attardait ce soir-là sous les Arcades. De tous les véhicules garés sur la place du Capitole, c'était le plus rutilant avec son long nez d'un noir lustré et son volant impeccablement blanc. J'étais le Brando d'une nuit, d'une heure, de quelques minutes, peu importe ! Je vivais un de ces instants qui comptent dans votre vie. Et ce n'était pas le dernier !

J'ai vécu intensément chaque minute de mon existence dès le moment où j'ai partagé la vôtre en devenant votre chauffeur. Et toute ma vie s'est jouée en quelques mots, au moment où je vous ai ramené la DS. En quittant lentement le siège conducteur, comme un dormeur s'extirpe des profondeurs magiques d'un songe, je me suis retrouvé face à face avec votre mari, qui m'a dédaigneusement tendu deux pièces de cinquante francs. Je l'ai remercié et, incapable de lâcher mon rêve, je me suis entendu dire :

– Il y a comme de légers claquements au ralenti. Un problème de combustion, peut-être. Il faudrait vérifier si le carburateur n'est pas encrassé...

Il m'a toisé avec l'air de quelqu'un qui ne comprend rien, mais ne doute pas de sa supériorité. Et tandis que je vous ouvrais la portière avec des gestes de galanterie observés au cinéma, vous vous êtes tournée vers votre mari et avez échangé avec lui quelques mots en anglais. Sourcils en tôle ondulée, il m'a examiné de la tête aux pieds et a haussé les épaules sans répondre. Et c'est là que vous avez prononcé ces mots miraculeux :

– Vous aimez les voitures, jeune homme ? Vous les connaissez bien, n'est-ce pas ? Justement, nous cherchons un chauffeur...

La suite parlait d'emploi, de partir vivre aux États-Unis, de... Je ne sais plus ! Moi, j'ai dû bégayer quelque chose d'inaudible... Tout a éclaté en même temps dans ma tête : votre voix, votre nom, votre proposition. Votre beauté.



Fin de l'extrait

La suite de l'histoire de Claude Gabion — et des autres voix qui, l'une après l'autre, esquissent le portrait d'Eva — vous attend dans le roman complet.

fontargente.netlify.app

Magali Fontargente est écrivain et traductrice.

Eva Forever est son deuxième roman.

DU MÊME AUTEUR

Maliarka, roman (2018)

Charabia, album illustré (2019)

La dernière goutte d'huile, pièce de théâtre (2021)